

Migrations au Ghana

Gold Coast. Enquête 1953-1955

Centre national de la recherche
scientifique
Jean Rouch

Société des Africanistes

déclaration au D.L.

MIGRATIONS AU GHANA

(GOLD COAST)

MIGRATIONS AU GHANA

(GOLD COAST)

86

Centre National de la Recherche Scientifique



REVUE DES AFRICANISTES

REVUE DE L'AFRIQUE

Paris 12^e Trimestre - 1957 (N° 1)

1957

4° 0³m

300

IMMIGRATION AU CHINA

(1900-1905)



JEAN ROUCH

MIGRATIONS AU GHANA

(GOLD COAST)

(Enquête 1953-1955)

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

DU

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



SOCIÉTÉ DES AFRICANISTES

MUSÉE DE L'HOMME,
Place du Trocadéro. — PARIS (XVI^e)

1956

JEAN BOUCHÉ

MIGRATIONS AU GHANA

(GOLD COAST)

(Épave 1900-1950)

Publié avec le concours

du

Centre National de la Recherche Scientifique

Centre National de la Recherche Scientifique

Épave de l'homme

Paris - La Haye - Paris (Nouv.)

1958

AVANT PROPOS

Cette étude est le résultat du travail systématique entrepris sur les groupes Songhay depuis 1941. En effet, dès 1947, mon attention se trouvait attirée, dans les moindres villages de la brousse du Niger, sur des groupes de jeunes gens de plus en plus nombreux que l'on désignait sous le nom de « Gold Coastiers ». Les rapports de tournées des administrateurs signalaient des mouvements périodiques de la population mâle adulte, et certains mêmes s'en inquiétaient.

Pour moi, engagé alors plus particulièrement dans l'étude des phénomènes religieux, les migrations représentaient une tendance tout à fait particulière : les jeunes gens revenant de Gold Coast, rapportaient de ce pays des divinités nouvelles, augmentant sans cesse le nombre des dieux de la possession.

C'est donc avec l'intention d'élucider le mécanisme de la naissance du culte des Hauka (divinités de la civilisation moderne) que je décidais de suivre les émigrants.

En 1950-1951, en compagnie de Roger Rosfelder, je passais deux mois et demi en Gold Coast. Cette première reconnaissance m'avait montré la diversité du phénomène migratoire chez les Songhay. Ce fut le but principal de la mission 1953-1955.

AVANT PROPOS

Cette étude est le résultat de travaux effectués entrepris sur les
groupes linguistiques depuis 1941. En effet, dès 1947, mon attention se
trouva attirée, dans les recherches effectuées de la langue de l'Etat, sur
des groupes de jeunes gens de plus en plus nombreux que l'on désignait
sous le nom de « Gold Coast ». Les rapports de tournée de ces
missionnaires signalèrent des mouvements migratoires de la population
très actifs, et certains tentèrent l'experimentation.

L'un moi, engagé alors plus particulièrement dans l'étude des pré-
nommes religieux, les migrations représentèrent une tendance forte à
être particulière : les jeunes gens revinrent de Gold Coast, représentant
de ce pays des districts nouvelles, augmentant sans cesse le nombre
des lieux de la population.

C'est donc avec l'intention d'étudier le mécanisme de la naissance
de cette des Hordes (divinités de la civilisation moderne) que je déci-
dais de suivre les émigrants.

En 1950-1951, en compagnie de Roger Hoffmann, je passais deux
mois et demi en Gold Coast. Cette première reconnaissance m'avait
montré la diversité du phénomène migratoire chez les Songhaï. Ce fut
le but principal de la mission 1952-1953.

INTRODUCTION

Buts et Méthodes de l'Enquête

Ce travail de 1954 est le complément de l'enquête 1950-51. Celle-ci avait permis de prendre un premier contact avec la Gold Coast, avec les immigrants venus de territoire français, et surtout, elle avait créé la confiance indispensable entre observateur et observés.

En 1954 comme en 1950, il s'agit d'étudier le comportement des immigrants¹, leurs itinéraires, la durée et le lieu de leur séjour, leur économie, leurs relations entre eux et avec les habitants de la Gold Coast, leur mentalité et leur vie religieuse, leurs activités politiques.

J'ai essayé d'étendre cette étude à tous les mouvements migratoires venus d'Afrique Française, mais les principaux sujets sont naturellement les Songhay et les Zerma qu'une connaissance plus particulière me permet de mieux approcher.

L'équipe africaine m'accompagnant était la même que celle de 1950 : Damouré Zika, de Niamey, infirmier au Service de Santé du Niger, principal collaborateur et interprète ; Ibrahima Dia, Peul de Say, marabout et éleveur de bétail ; Illo Gaouel, Songhay de Firgoun, émigrant habituel en Gold Coast ; Douma, Songhay d'Ayorou. Enfin à partir du mois de juin, s'aggloméra à cette équipe un émigrant spécialisé, Adamou Al Hadj Kofo, Zerma du canton de Birni, devenu « circulator » de l'Association des émigrants français à Accra. Ces cinq Africains m'ont introduit auprès de tous les immigrants, chefs ou évolués, riches marchands de bœufs ou de poissons, prêtres musulmans ou chefs religieux, et enfin manœuvres, petits commerçants et gens sans emploi fixe. Parlant respectivement, le songhay, le haoussa, le peul, le tamachéque, le ga et l'anglais, ils m'ont servi d'interprètes ; c'est évidemment, le songhayzerma et le haoussa langue franche des émigrants, qui furent le plus souvent employés.

1. J'emploierai le plus souvent le terme « émigrants » plutôt que celui « d'immigrants », l'enquête ayant peut-être été menée en territoire de destination, mais avec l'optique des territoires d'origine. C'est aussi la raison pour laquelle ils seront désignés par le nom de « Gold Coastiers ».

Trois méthodes principales ont été appliquées ; d'une part, des conversations directes avec les immigrants sur le lieu même de leur travail ou chez eux ; d'autre part, des réunions générales, prises de contact avec des groupes très étendus (mineurs, ouvriers, dockers, commerçants) de nationalité française ; enfin des questionnaires systématiques, individuels puis collectifs, dans la région d'Accra (500 questionnaires individuels et un millier d'immigrants questionnés par groupes de vingt à trente).

Les questionnaires écrits intimident et les réponses sont souvent arbitraires, mais c'est quand même le seul moyen d'obtenir des statistiques. Les questionnaires collectifs, moins impressionnants, semblent avoir donné les meilleurs résultats. Les réunions générales ont permis d'enregistrer des sentiments d'une communauté, mais surtout des plaintes et réclamations que les émigrants n'auraient jamais osé formuler en dehors du cérémonial du « meeting ». Les conversations particulières ont prolongé l'enquête en profondeur et ont fourni les recoupements indispensables.

Cependant, il est certain que cette étude ne saurait être exhaustive : le problème des migrations de Gold Coast est suffisamment complexe pour nécessiter la présence d'une équipe de spécialistes. Comme je l'ai dit, je me suis surtout limité à l'étude des milieux songhay, zerma et assimilés. L'étude des milieux mossi, malinké, peul, kotokoli... n'a été qu'ébauchée pour préparer le travail à des spécialistes de ces groupes¹. Enfin, les émigrants venus des Territoires du Nord de la Gold Coast (Dagati, Gourounssi, Frafra, Dagomba) ou de la Nigéria britannique (Haoussa et Yorouba), ne sauraient être séparés de ceux des territoires français. Le comportement de tous ces gens, venus du Nord, étant le plus souvent semblable, qu'ils soient sujets français ou britanniques. Seuls les émigrants venus du Sud-Togo, du Sud-Dahomey ou de la Basse-Côte d'Ivoire, du Libéria ou de la Côte de Nigéria britannique, sont restés en dehors de notre enquête car ils se séparent nettement des gens du Nord, leurs comportements, leurs occupations et leurs croyances les rapprochant bien davantage des autochtones de la Gold Coast. Leur nombre et leur importance demanderaient une étude spéciale².

1. Une première mission d'études venant de la Haute-Volta, et composée de MM. Courton, Mouric, Leboucq, s'est rendue en Gold Coast du 22 octobre au 31 octobre 1952 pour étudier les conditions d'emploi de la main-d'œuvre Mossi dans les mines d'or. Yves Le Moal, chef du Centrifan de Ouagadougou a, de son côté, commencé l'étude des migrations de Haute-Volta par des interrogatoires systématiques des émigrants de retour dans leur territoire.

2. Cette enquête systématique sur les migrations (en Gold Coast et Afrique Occidentale) est en cours : à la suite de la conférence de Bukavu (août 1955), une enquête conjointe franco-britannique a été projetée par le C.C.T.A./S.S.A.

Pendant tout notre séjour, nous avons reçu un accueil particulièrement bienveillant des autorités de la Gold Coast : le ministère des Affaires Etrangères, le ministère du Travail, les administrateurs, les chefs africains, la Chambre des Mines, les sociétés minières de l'or et du diamant (Amalgamated Banket Areas Ltd., Ariston Gold Mines (1929) Ltd., Bibiani (1927) Ltd Ashanti Goldfields Corporation Ltd., Konongo Gold Mines Ltd., et Consolidated African Selection Trust Ltd., Akwatia), les sociétés commerciales et industrielles (Société Commerciale de l'ouest Africain, Compagnie Française d'Afrique Occidentale, l'United Africa Company), l'entreprise forestière de l'U.A.C. (The African Timber and Plywood (Gold Coast) Ltd., Samreboi), la direction des prisons, de la police, des douanes et des ports de Takoradi et d'Accra. Le Consulat général de France nous a apporté son concours le plus complet, et n'a pas hésité à participer directement à notre enquête. Enfin les émigrants eux-mêmes, après avoir compris l'intérêt de notre travail, nous ont aidé le plus sincèrement possible. Tous ont cherché à faciliter au maximum notre travail. Je les en remercie très vivement.

CHAPITRE PREMIER

ESQUISSE HISTORIQUE DES MIGRATIONS

La Gold Coast n'a pas d'unité géographique, la côte escarpée de l'Ouest, les plaines et savanes de la côte orientale, la forêt, les grandes savanes du Nord, ne sont reliées par aucune route naturelle ; la Volta et ses affluents n'ont jamais été des liens comme le Niger. Dans un cadre aussi divers, il est difficile de découvrir une unité historique. De plus, comme pour la plupart des autres territoires africains, les frontières actuelles ont enfermé un certain nombre de groupes ethniques qui n'ont, en commun, que leur histoire depuis le début de ce siècle.

Pourtant, en dehors de ces frontières artificielles, ce pays a une sorte de vocation historique qui est un appel continu des populations extérieures vers l'Ashanti et la Côte. Cette tendance s'est manifestée pendant la période confuse précédant l'arrivée des premiers navigateurs européens ; pendant les siècles de la traite de l'or et des esclaves ; pendant la conquête de l'Ashanti par les Britanniques et celle des territoires du nord par Babatu ou Samori ; enfin, pendant les cinquante années de l'occupation européenne.

I. Migrations avant l'arrivée des Portugais (XV^e siècle)

Contrairement aux régions septentrionales, on ne sait pratiquement rien de l'histoire ancienne des populations de la Gold Coast. Les écrivains ou les voyageurs arabes, les chroniqueurs soudanais ne mentionnent les gens du sud que comme des « hommes nus et sauvages » ; les traditions des principales populations de la Gold Coast ne remontent pas au-delà de quelques centaines d'années.

Que faut-il conclure de ce silence ? Que tout le sud de l'Afrique de l'Ouest (en dehors du pays Yorouba) était effectivement le pays des « *lamlam* », des petits hommes justes bons à servir d'esclaves aux habitants des savanes ? Ou bien, qu'existaient ici des formes

de civilisation relativement élevées, dont l'art traditionnel Ashanti serait l'une des survivances ?

Il est impossible de répondre, mais il est probable que des recherches archéologiques permettront, dans ce pays, des découvertes surprenantes.

D'après les travaux de Rattray et de Ward, il semble que les populations du nord, Mossi, Dagomba, soient fixées depuis fort longtemps dans leurs zones d'habitat actuel. Leurs chefferies seules reçurent des influences extérieures qui modifièrent la culture de tout le groupe (traditions *Tohajie*, le chasseur venu du Mandé, ou celles, plus mystérieuses des Haoussa Zamfara, au Dagomba). Par contre, l'Ashanti et la Colony, n'auraient été peuplées qu'à une époque relativement récente par suite de migrations suivant les deux directions principales, Nord-Sud et Est-Ouest.

a) *Les grands mouvements migratoires*: du Nord vinrent les Akan. Les premiers, les Guan, suivirent la Volta et s'établirent au-dessus de la plaine d'Accra, dans les collines d'Akwapim, vers 1300. Les Fanti les suivirent, mais empruntèrent la vallée de la rivière Tano, atteignant un peu plus tard la côte dans la région de Cape Coast. Les Adansi, réputés les premiers bâtisseurs de villages de banco, du groupe Twi, se fixèrent dans les collines forestières de la région d'Obuasi, vers 1550. Les Denkyera se seraient établis dans la même région vers 1660. Les Akwamu, venus à la suite des Fanti, et trouvant la région côtière occupée, se seraient fixés sur la colline Nyanao, près de Nsawam, vers 1660.

De l'Est vinrent les Ga. Originaires du Bénin et du Yorouba, ils suivirent la Côte vers l'Ouest, à pied et en pirogue. Ils occupèrent la plaine d'Accra vers 1500 (les Ewe les suivirent beaucoup plus tard, au XVIII^e siècle).

Si les Ga furent sans doute chassés par les Yorouba, nous ne savons pas grand'chose des causes des migrations des Akan. Leurs traditions les font tous venir d'ancêtres, les Natfo, pasteurs des savanes de l'actuel pays Gonja. La cause de leur départ vers le Sud, vers 1200-1300, aurait été l'intrusion d'étrangers venus du Nord. Claridge suppose que ces étrangers étaient des Peul, mais l'expansion Peul en Afrique a été beaucoup plus tardive. Les linguistes supposent qu'ils étaient des Bantu (d'où les traces de Bantu dans les langues Akan) mais il n'en est resté aucune autre trace. D'après l'hypothèse la plus discutée, ces étrangers du Nord seraient venus de « Ghana ». Mais cette controverse n'est pas dans le cadre de ce rapport.

b) *Premières migrations « Wangara »* : les documents historiques connus raccordent bien davantage la Gold Coast avec le « Wangara » qu'avec « Ghana ». Le « Wangara » c'est l'empire Mandingue, le *Mali*, qui, de 1250 au xvi^e siècle, étendait son pouvoir sur presque toute l'Afrique Occidentale. Au Sud, il s'étendait jusqu'au Bittou, le pays de l'or, que Delafosse assimile à la région de Siguiiri (Haut-Niger) mais que Tauxier interprète comme étant la région de Bondoukou, i. e. la partie occidentale de l'état Ashanti.

L'influence « Wangara » (ou du Mali) est, à mon sens, l'un des phénomènes essentiels de l'histoire Ouest-africaine : c'est celle qui répandit l'Islam et surtout qui marqua l'organisation de tous les empires africains : le Songhay, les états Haoussa, le Bornou et, très certainement, les états du Dahomey et de l'Ashanti, ne sont que des copies de l'empire de Mali. Cette influence Wangara a surtout été étudiée en pays Haoussa où les traditions de Kano, par exemple, veulent qu'à la fin du xiv^e siècle, un groupe de quarante Wangara apportât la culture mandingue au pays Haoussa ; il y eut des établissements Malinké au Katséna et au Bauchi ; et même dans le Zaria, la chefferie des Magnazawa fut donnée en 1500 à un Wangara.

Il est certain qu'à la même époque, des influences analogues se soient faites sentir dans les régions intermédiaires et, très vraisemblablement, chez les Akan, avant leurs propres migrations. Par exemple, un groupe de Dyula (Wangara) organisa et prit à son compte la chefferie de Bondoukou. Ici, comme à Katséna et à Kano, cette influence aboutit à une transformation radicale des croyances, des coutumes et de l'architecture : comme le remarquait Freeman en 1897, Bondoukou est une ville Wangara, semblable à Ségou ou Tombouctou, mais perdue à l'orée de la forêt.

Pour quelle raison cette influence Wangara n'a-t-elle pas également bouleversé la culture Akan, entraînant la modification de l'architecture et l'islamisation ? Faut-il admettre, avec Claridge, que les cultures musulmanes se soient toutes brisées contre la forêt, ou bien que la vieille culture Akan était suffisamment forte pour résister à une telle influence ? Tout ce que l'on peut dire c'est que, lorsque les premiers voyageurs européens arrivèrent à Kumasi en 1821, les Musulmans y tenaient une place très importante, marquant profondément la magie, l'organisation sociale, l'administration de l'Etat, mais sans autrement altérer la profonde originalité des Akan.

Peut-être Osai Tutu, fondateur de la Confédération Ashanti et surtout son conseiller Okomfo Anokye, avaient-ils compris, dès la fin du xvii^e siècle, le danger que représenterait cette islamisation. Les traditions Ashanti veulent que, jusqu'alors, les Musulmans aient

formé un petit groupe presque indépendant, mais qu'ensuite ils ne furent autorisés à rester qu'en étrangers, habitant le « Zongo », le quartier des étrangers. Ici comme ailleurs, ces Musulmans de l'Ashanti étaient des Wangara puisqu'en 1824, *l'Asantihene* lui-même affirma à Dupuis, le premier « ambassadeur » britannique à Kumasi, que l'Ashanti était une partie du « Wangara ». Ce sont donc les Wangara que l'on peut considérer comme ayant été à l'avant-garde des migrations actuelles en Gold Coast.

II. Arrivée des Portugais. — La grande traite XV^e-XIX^e siècle

Le débarquement des premiers Portugais, en 1471, à Shama, coïncida avec la fin des grandes migrations et l'organisation des petits états de la Côte et de la forêt. Pour ces africains nouveaux-venus, l'arrivée d'Européens fut acceptée beaucoup plus facilement qu'elle ne l'aurait été par des sédentaires de longue date.

a) « *L'esprit de la Côte* » : le débarquement portugais bouleversa en effet toute l'évolution historique de la Côte. Le pays se tournait vers la mer, donnait à la mer l'or et les esclaves, recevait de la mer les marchandises et les croyances européennes.

La forêt qui, jusqu'ici, avait freiné les incursions venues du Nord, empêchait maintenant toute véritable pénétration venant du Sud. Ainsi, dès la fin du xv^e siècle, naissait « l'esprit de la Côte » : toute une partie de l'Afrique tournait le dos à l'Afrique. Jadis, les Akan avaient appartenu au grand cercle culturel du Ghana et du Mali, mais maintenant ils resteraient étrangers à l'avènement et à la chute des grands empires, au prosélytisme de l'Islam, à la conquête marocaine. Pour eux, le Nord ne serait plus qu'une réserve d'esclaves, et pour les gens du Nord, le Sud deviendrait une contrée infranchissable où ne se glisseraient que quelques commerçants.

Ce revirement de la Gold Coast, ou, pourrait-on dire, ce reniement presque complet des civilisations africaines authentiques, est l'un des faits caractéristiques de l'histoire de ce pays ; il se manifeste encore aujourd'hui par cette soif inaltérable de tout ce qui vient d'Europe et malgré l'offensive récente de « Ghana », par un mépris total pour ce qui vient de l'intérieur de l'Afrique. La poignée de Portugais débarqués à Shama en 1471 ne se doutaient sans doute pas de l'effet que produirait leur entreprise. Sans doute il en fut ainsi tout le long de la Côte, mais nulle part ailleurs, les établissements ne se multiplièrent de telle façon.

Les Portugais n'avaient pourtant pas l'intention de rester sur la Côte. Dès leur arrivée en Afrique, ils avaient tenté d'ouvrir des routes vers l'intérieur du Soudan, et, dans son château de Sagres, le « Navigateur » rêvait d'atteindre Ghana autrement que par les débarquements : il pensait que là-bas, dans l'intérieur des savanes vivaient des hommes aux civilisations raffinées. Le Songhay de Sonni Ali était connu en Europe et il n'est pas interdit de penser que le « conquérant-magicien » ait été confondu avec le « Prêtre Jean » ; mais toutes les tentatives de pénétration échouèrent : les deux ambassadeurs envoyés aux Mossi et aux Songhay ne purent jamais parvenir à leurs buts. Les routes du Niger restèrent fermées pendant quatre siècles.

b) *La traite des esclaves* : c'est donc d'Europe que sont venus en Gold Coast les « immigrants » les plus actifs qui, chercheurs d'or ou négriers, capitaines ou commerçants, catholiques ou protestants, Portugais, Hollandais, Danois ou Britanniques, devaient, pendant des siècles, être les acteurs essentiels de l'histoire de ce pays. Les mouvements de population, les guerres entre tribus, ne furent plus que des événements auxiliaires de la grande traite : ce sont les esclaves qui tinrent le second rôle.

Le pape ayant donné son autorisation au trafic des hommes, celui-ci s'accrut considérablement. La concurrence française, anglaise et hollandaise, les besoins de main-d'œuvre d'Outre-Atlantique lui donnaient, au début du XVIII^e siècle, une impulsion définitive. Chaque année, des milliers d'« émigrants » involontaires suivaient la route du Nord vers la Côte. On peut estimer, avec Ward, que l'exportation annuelle, au milieu du XVIII^e siècle, était de 35.000 esclaves fournis par la Gold Coast seule, soit la moitié de l'exportation totale fournie par l'Afrique.

Le commerce avait pris la forme suivante : les esclaves venaient des territoires du Nord ou des captures de guerre des petits états côtiers. Ils étaient envoyés à des marchés spécialisés à la limite de la zone côtière et étaient pris en charge par des marchands Fanti ou Accra qui les conduisaient aux forts de la Côte. Ainsi, Salaga était devenu l'un des marchés collecteurs des territoires du Nord, et Manso (sur la route de Kumasi à Cape Coast), le marché de revente où les esclaves étaient distribués aux intermédiaires de la Côte.

Il n'est évidemment guère possible de connaître la répartition tribale de ces esclaves mais il est certain qu'une très grande proportion ait été fournie par les territoires du Nord (Basari, Gurunsi,

etc...) : l'un des motifs de la guerre de 1735 entre les Ashanti et les Dagomba fut la recherche des esclaves ; grâce à leurs armes à feu, les « gun-men » (les Ashanti), vainquirent les excellents guerriers Dagomba et s'emparèrent de la ville de Yendi. Les Dagomba, ne pouvant payer l'amende de deux mille esclaves imposée par leurs vainqueurs, furent soumis à une taxe annuelle de deux cents esclaves qu'ils livrèrent à Salaga jusqu'en 1874. Pour satisfaire à ces engagements, les Dagomba aidés des Mossi, puis des Zerma, durent faire des guerres aux populations du Nord qu'ils prirent l'habitude de désigner du nom général de « Gurunsi ».

Même après 1807 (où la traite fut interdite légalement par les Britanniques), le commerce des esclaves continua sur une aussi grande échelle. Jusqu'en 1864, les navires négriers clandestins venaient s'approvisionner à Keta, et, même après cette date, quand l'exportation devint trop difficile, la traite locale continua à fonctionner, les esclaves étant vendus aux gens de la Côte.

c) *Ouverture des routes des esclaves aux commerçants Wangara et Haoussa* : ce commerce des esclaves eut cependant pour conséquence d'ouvrir les routes du Nord à d'autres trafics. Si les itinéraires demeuraient contrôlés par la garde sévère des Ashanti, ils étaient cependant suivis par les conducteurs d'esclaves qu'accompagnaient d'autres marchands. La présence des Européens avait bouleversé bien des courants commerciaux traditionnels : l'or ne remontait plus vers le Mali ou le Songhay, mais descendait vers les forts de la Côte d'où remontait le sel européen, qui venait concurrencer le sel de Taoudéni, transporté en plaques depuis Tombouctou ; les tissus européens commençaient à apparaître sur les marchés de l'intérieur, concurrençant les pagnes Haoussa ou les étoffes ayant traversé le désert. Seul, le commerce de la kola demeurait inchangé. Ainsi, à l'occasion du commerce des hommes, se répandait lentement, dans tout l'Ouest africain, la réputation de Kumasi, Kintampo, Salaga et des richesses inépuisables des factoreries de la Côte.

Il n'est guère possible de savoir qui vinrent les premiers se ravitailler en marchandises européennes. Des Musulmans, sans doute les Wangara, qui jouaient le rôle très important que nous avons signalé en Ashanti, furent vraisemblablement les premiers commerçants venus du Nord. Ces éternels voyageurs qui, aujourd'hui s'inscrivent maritimes pour sillonner le monde, ne redoutaient pas les dangers de ces routes peu sûres. Après eux, à mon avis, vinrent les Haoussa, mais on ne sait rien de ce qui poussa les gens de Kano ou de Sokoto à venir vendre des marchandises sur les routes de

l'Ouest. Ils étaient peut-être venus depuis longtemps dans les territoires du Nord (tradition Zamfara du Dagomba) quoique, vers 1800, il n'y eut encore qu'une seule personne parlant le Haoussa, fixée à Salaga (cf. Withers Gill).

Les traditions ont conservé le souvenir des énormes caravanes qui partaient alors vers Kumasi. Les Haoussa étaient les seuls à traverser les pays en guerre : « ils voyageaient avec des bourricots, par petits groupes de 3.000 personnes, les principaux marchands montés sur des chevaux, suivis à pied par leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves. Ils transportaient de l'indigo, des pagnes tissés au Haoussa, quelques bœufs et moutons qu'ils allaient vendre à Salaga » (récit du Serkin Toga, chef des Zerma d'Accra, 1954).

A l'entrée d'une province, le chef marchand demandait une escorte armée. Le chef de la province estimait la richesse des marchandises qu'il transportait et en demandait une part. Quand tout le monde était d'accord, le chef désignait une escorte armée et la caravane traversait la province sans encombre. Pour Monteil, qui, en 1891, traversa le pays Zerma, cette collecte des droits de douane par les Zerma fut considérée comme le pillage des caravanes Haoussa (que Monteil décrivit comme la seule activité apparente des Zerma).

Les itinéraires suivis par ces caravanes seront décrits au chapitre suivant. Ainsi, de « douane en douane », les caravanes arrivaient à Salaga qu'elles ne dépassaient jamais. Les Ashanti apportaient à Salaga les kola, les gens d'Ada et de Keta apportaient le sel de mer et la pacotille européenne ; les uns et les autres repartaient avec le bétail, les pagnes Haoussa et les esclaves alors que les caravanes Haoussa rapportaient du sel, de la kola et des marchandises européennes. A la fin du siècle dernier, l'un des chefs du marché de Salaga était un Haoussa, Labara dan Tabo, qui est resté célèbre chez les grands commerçants de la Gold Coast.

Des Mossi, partis de Pitinga avec du bétail et des bandes de coton, atteignaient également Salaga ou Kintampo. A ces derniers venaient s'ajouter les Wangara (qui fréquentaient Kintampo et Bondoukou), mais je n'ai pas d'information sur les routes suivies par ces derniers.

d) *Naissance du marché de Kumasi* : l'Ashanti était justement au carrefour des courants commerciaux Haoussa, Mossi et Wangara. En 1816, Bowdich, envoyé en mission en Ashanti, avait, entre autres consignes, celle de s'informer de l'origine des « Maures de Kumasi ». Les droits de ceux-ci (pour la plupart Wangara et Haoussa, d'après Bowdich) étaient « étonnants » : dix-sept dignitaires musulmans assistaient aux réunions de la mission (avec une certaine méfiance),

et Bowdich remit à certains d'entre eux, qui retournaient au Haoussa par la route de Salaga, des cadeaux importants. D'après le plan de Bowdich, Kumasi comportait une vingtaine de rues, dont une « rue des Maures » qui conduisait du Palais de l'*Ashantihene* au Grand Marché (situé à l'emplacement du Post-Office actuel). En 1820, Joseph Dupuis, consul britannique, arriva à Kumasi. Il y eut de très nombreux interviews avec les Musulmans, dont beaucoup étaient les maîtres du marché du bétail de Kumasi. Ils tuaient un animal chaque jour. Leur chef, Baba, un Haoussa, (il est intéressant de remarquer que le chef des Haoussa de Kumasi s'appelle toujours « Baba ») était un magicien réputé connaître les charmes magiques empêchant les blessures par balles. Ces charmes se vendaient très cher, mais au cours de la guerre contre Bondoukou, le même Baba s'étant enfui, l'*Asantihene* lui aurait dit : « Comment veux-tu que j'ai confiance dans ton fétiche quand toi-même tu es effrayé par les balles ? » Hutton expliqua ainsi la baisse très nette du prestige de Baba qu'il observa, à Kumasi, après le voyage de Bowdich.

Ainsi, au début du siècle dernier, des Musulmans Haoussa et Wangara venaient déjà à Kumasi pour y faire le commerce du bétail et le métier de marabouts. Ils y avaient amené des chevaux (une douzaine en 1820) que les Ashanti montaient très mal ; le cheval coûtait vingt-quatre livres sterling, le bœuf 6 (les prix d'achat au marché de Yendi étant respectivement de £ 8 et £ 1).

Les migrations venues du Nord auraient sans doute conservé, jusqu'à l'occupation européenne, ce caractère strictement commercial, sans l'intervention militaire des deux derniers conquérants africains, le Wangara Samori et surtout le Zerma Babatu.

III. Samori et Babatu.

Les conquêtes Wangara et Zerma (fin XIX^e s.).

Les historiens de la Gold Coast ont l'habitude de présenter Samori et Babatu comme des « chasseurs d'esclaves » ayant dévasté et ruiné les pays du Nord. Les historiens d'Afrique française — peut-être parce que la France lutta contre Samori pendant près de quarante ans — les appellent « conquérants », mais insistent sur les ravages qu'ils ont causés. En fait, l'un et l'autre étaient, avant tout, des guerriers, faisant la guerre indigène, i. e. impitoyablement ; si les Européens étaient arrivés cinquante ans plus tard, il est à prévoir que les guerriers auraient été des chefs d'état aussi respectés

TABLA DE MATERIAS

AVANT-PROPOS 1
INTRODUCTION 3
CHAPITRE I — Les migrations en Espagne, histoire des migrations 13
CHAPITRE II — Les migrations économiques 25
CHAPITRE III — Structure géographique des migrations 35
CHAPITRE IV — Aspect économique des migrations 45
CHAPITRE V — Organisation sociale des migrations 55
CHAPITRE VI — Organisation technique des migrations 65
CHAPITRE VII — Vie politique des migrants 75
CONCLUSION 85

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 AOUT 1957
SUR LES PRESSES DE L'I.T.E.
A COLOMBES (SEINE)

TABLA DE CARTAS

CARTA Nº 1 — Introducción 1
CARTA Nº 2 — Historia y estado de las migraciones en España 13
CARTA Nº 3 — Aspecto económico de las migraciones 25
CARTA Nº 4 — Aspecto social de las migraciones 35
CARTA Nº 5 — Aspecto técnico de las migraciones 45
CARTA Nº 6 — Aspecto político de las migraciones 55
CARTA Nº 7 — Conclusiones 85

TABLA DE PLANOS

PLANO I — Mapa de España con las zonas de residencia de los inmigrantes 13
PLANO II — Mapa de España con las zonas de origen de los inmigrantes 25
PLANO III — Mapa de España con las zonas de destino de los inmigrantes 35
PLANO IV — Mapa de España con las zonas de residencia de los inmigrantes 45
PLANO V — Mapa de España con las zonas de origen de los inmigrantes 55
PLANO VI — Mapa de España con las zonas de destino de los inmigrantes 65
PLANO VII — Mapa de España con las zonas de residencia de los inmigrantes 75

TABLA DE HOJAS-TEXTO

HOJA I — Introducción 1
HOJA II — Historia y estado de las migraciones 13
HOJA III — Aspecto económico de las migraciones 25
HOJA IV — Aspecto social de las migraciones 35
HOJA V — Aspecto técnico de las migraciones 45
HOJA VI — Aspecto político de las migraciones 55
HOJA VII — Conclusiones 85



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

